

À propos des transmissions interculturelles : l'Empire ottoman et l'Occident avant l'occidentalisation

*On Inter-cultural Transmission: The Ottoman Empire's Relations With the
Western World Before Westernization*

Gilles Veinstein



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13254>

DOI : [10.4000/cdlm.13254](https://doi.org/10.4000/cdlm.13254)

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2020

Pagination : 141-154

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Gilles Veinstein, « À propos des transmissions interculturelles : l'Empire ottoman et l'Occident avant l'occidentalisation », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 100 | 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 07 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13254> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.13254>

Ce document a été généré automatiquement le 7 mars 2021.

© Tous droits réservés

À propos des transmissions interculturelles : l'Empire ottoman et l'Occident avant l'occidentalisation

*On Inter-cultural Transmission: The Ottoman Empire's Relations With the
Western World Before Westernization*

Gilles Veinstein

- 1 En marge de la riche problématique offerte par la question de la transmission des savoirs dans une société donnée, il nous a paru utile de poser celle de cette transmission entre deux sociétés et même deux civilisations différentes, pour une large part informées par deux religions distinctes et rivales. Une autre question, plus ambitieuse encore, serait de se demander pourquoi tel savoir émerge à un moment donné dans l'une de ces civilisations plutôt que dans l'autre, mais nous laisserons de côté la vaste discussion qu'ouvre ce sujet ; nous nous contenterons de nous interroger sur les facteurs favorisant le passage des acquis d'une civilisation dans l'autre (et sur les modalités de ce passage) comme sur ceux qui, au contraire, s'y opposent. Nous tenterons de mener cette enquête dans un esprit pragmatique à la lumière d'un cas historique précis : les relations culturelles entre l'Empire ottoman et l'Occident dans les premiers siècles de son histoire. Ce cas nous paraît d'autant plus significatif qu'il s'agit non seulement d'un grand empire – le plus important des États musulmans de l'époque moderne – riche par conséquent d'hommes et de moyens, mais aussi parmi tous les états musulmans et même non-chrétiens en général, de celui qui est le plus proche de l'Europe chrétienne avec laquelle il a des frontières communes tant en Europe centrale qu'en Méditerranée ; celui qui a le plus de relations avec elle, politiques, militaires et commerciales. Dès lors si l'osmose culturelle ne se fait pas entre les deux parties ou si elle cesse de se faire à un moment donné, on ne pourra pas invoquer le dénuement, la distance, l'isolement de la partie réceptrice – des réalités qui gardaient tout leur poids dans les époques antérieures à la nôtre : d'autres forces y auront mis obstacle, non

point contingentes mais inhérentes à la nature même de cette partie. Il est d'ailleurs bien connu que c'est dans l'Empire ottoman (soit à Istanbul dès le XVIII^e siècle, soit dans sa province d'Égypte à partir de Mehmet Ali) qu'apparaîtront les premières tentatives d'occidentalisation en pays musulman : le mouvement prend corps au long du XIX^e siècle et les réformes radicales d'Atatürk ne feront que pousser à l'extrême une attitude que les dirigeants ottomans avaient commencé à prendre bien avant. L'étude de cette période où une partie du personnel politique ottoman est pleinement consciente des progrès de l'Occident et convaincue de la nécessité de se mettre à son école au moins sur le plan militaire et scientifique et dans certaines de ses conceptions politiques, où d'ailleurs la pression constante des états occidentaux sur la Porte ottomane s'exerce dans ce sens, cette étude est pleine d'intérêt et le professeur Mantran l'entreprend dans le cadre de notre colloque. Nous voudrions pour notre part remonter à des époques plus anciennes, avant le XVIII^e siècle, quand le rapport de forces n'est pas encore celui-là et que s'instaure dans les évolutions respectives des deux parties en présence une divergence qui aura pour effet à la fois de creuser le décalage au détriment des Ottomans et de le leur masquer jusqu'à un réveil relativement tardif.

- 2 Nous devons d'abord souligner que la coupure culturelle entre l'Empire ottoman et l'Occident n'a pas toujours existé au même degré et qu'elle n'est donc liée ni à l'Islam, ni à la turcité en général mais à l'évolution de l'Islam turc qui va donner à cette coupure à partir du XVI^e siècle une profondeur qu'elle n'avait pas connue auparavant. Sans doute les premiers Turcs qui s'installent en Asie Mineure à la fin du XI^e siècle et leurs successeurs vivant sous les Seldjoukides puis sous les premiers Ottomans sont-ils séparés des populations autochtones grecques et arméniennes des terres qu'ils conquièrent par la religion : ces Turkmènes sont même de farouches musulmans qui donnent à leurs raids et à leurs conquêtes le caractère d'une guerre sainte ; quant aux administrateurs qui organisent et gèrent ces conquêtes, ce sont des oulémas, soit des musulmans plus cultivés et modérés, mais néanmoins des religieux de profession. Il n'empêche que cette Asie Mineure est pour l'Islam, comme d'ailleurs pour Byzance, une terre de frontière et il s'ensuit dans ce cas, comme dans tant de situations analogues, que les populations, coupées de part et d'autre de leurs centres religieux et culturels respectifs, sont amenées par leurs contacts continuels, leur genre de vie analogue sur une même terre, à des rapprochements inconcevables autant qu'inadmissibles plus à l'arrière. Chrétiens et Turcs musulmans d'Asie Mineure en garderont, par exemple, de nombreux lieux saints, fêtes et même des saints en commun ; bien plus, cette terre donnera naissance à des courants musulmans hétérodoxes (mouvement du cheikh Bedreddin au début du XV^e siècle, bektashisme) faisant preuve d'un certain syncrétisme religieux ; une même osmose se réalisait sur le plan de la culture savante parmi les élites intellectuelles : le mystique de Konya, Jalal ad-Dîn Rumi, fondateur de l'ordre des derviches Mevlevi (1207-1273) composait des vers en grec, et, d'une manière générale, la cour des sultans Seldjoukides constituait un milieu cosmopolite où les influences « franques » elles-mêmes, consécutives à la pénétration des Croisés, pouvaient se faire sentir.
- 3 Les premiers Ottomans ont hérité de cette situation géographique frontalière, de cette marginalité par rapport au monde musulman classique qui les prédisposait à accueillir les influences extérieures, d'abord principalement celles de la chrétienté orientale, puis, à mesure que leur domination s'étendait en Europe, celles de la chrétienté latine, de l'Occident à proprement parler, dans ce que pouvait recouvrir le concept aux XIV^e et

xv^e siècles. Mais les sultans ottomans font de cette imbrication avec la chrétienté, dont la guerre et la conquête sont bien entendu une composante majeure, une politique délibérée : c'est en Europe que se trouvent leurs possibilités d'expansion et dans leur intégration au concert des princes européens, que ces sultans marginaux découvrent les chances de leur dynastie ; d'où ces étonnants mariages qui unirent Orhan à la fille de Jean Cantacuzène ou Bâyezîd I^{er} à celle du roi de Serbie Lazar, vaincu à Kosovo. Instrument politique, les alliances ont leurs conséquences culturelles : les princes serbes, frères de la sultane, font régner une influence « latine » à la cour de Bâyezîd. C'est surtout chez ce sultan que commence à s'affirmer une politique dynastique qui déborde la tradition islamique : le sultan ne revendique pas seulement l'héritage des Seldjoukides de Roum ; il se présente aussi bien comme le souverain légitime de ses sujets et vassaux grecs, serbes, bulgares ; parallèlement, il n'hésite pas à asséner ses coups à ses coreligionnaires, les beys musulmans d'Asie Mineure.

- 4 Une telle conception exclut évidemment toute barrière étanche, favorise l'interpénétration des deux mondes musulman et chrétien mais elle est le fait du prince dont les préoccupations dynastiques l'emportent sur l'idéal de la guerre sainte ; elle suscite une forte opposition chez les éléments sur lesquels s'était appuyé l'État ottoman dans ses débuts : aussi bien les ghazis, razzieurs turkmènes, combattants de la foi, que les oulémas ; le sultan ne peut donc l'imposer qu'en développant une structure administrative et militaire nouvelle, supplantant les forces traditionnelles, qui lui fournisse l'instrument de son absolutisme ; encore ces forces relèvent-elles la tête en mettant en avant la pureté de l'Islam contre les influences extérieures corruptrices, dès que les circonstances historiques amènent un affaiblissement temporaire de l'autorité sultanienne. C'est avec Mehmed II, le conquérant de Constantinople, que s'exprime de la façon la plus spectaculaire cette vocation universelle de la dynastie ottomane et le cosmopolitisme qui en découle : sans doute ce sultan se présente-t-il vis-à-vis de ses troupes et de l'ensemble du monde musulman comme le ghazi suprême, le champion sans égal de l'Islam, mais la conquête de l'Occident qu'il médite suppose manifestement pour lui une connaissance approfondie et une imitation de cet Occident qu'il pousse assez loin pour prendre les apparences d'un prince de la Renaissance : non seulement il fait écrire sa biographie par le grec rallié Critoboulos, mais il compte dans son entourage des humanistes italiens comme Ciriaco Pizzocolli d'Ancône ; au témoignage de l'un d'eux, Iacopo de Languschi, le sultan dans sa jeunesse prend pour exemple Alexandre le Grand, se fait lire les historiens de l'Antiquité tels que Laerce, Hérodote, Tite-Live et Quinte-Curce, ainsi que des chroniques médiévales, celles « des papes, des rois de France et des Lombards » ; selon le même témoin, il s'exprimerait même « en Grec et en Slave ».
- 5 Ce comportement peut aller jusqu'à le mettre en contradiction caractérisée avec la loi islamique lorsqu'il fait peindre son portrait par Gentile Bellini.
- 6 Au-delà du cosmopolitisme de la cour, la perméabilité des Turcs de cette époque aux innovations occidentales frappe les observateurs : « aucune nation dans le monde ne montre une plus grande capacité que les Turcs à se servir des inventions utiles des étrangers », écrira en 1560 Busbecq, ambassadeur de l'Empereur à Constantinople, et il ajoute : « comme le prouve leur emploi des canons et des mortiers, et de bien d'autres choses inventées par les chrétiens ».
- 7 Les agents de cette diffusion sont d'abord les chrétiens de l'Empire issus des plus illustres familles qui, convertis ou non à l'Islam, sont libéralement accueillis par le

nouveau régime au service duquel ils mettent leurs compétences ; mais des Occidentaux également, des *Frenk*, viennent servir le Grand Seigneur et introduire dans ses états les savoirs occidentaux, y compris les plus récents ; le voyage se fait d'ailleurs toujours dans le même sens : très peu de Turcs se rendent dans le pays des infidèles qui reste une « *terra incognita* », au demeurant virtuellement vouée à la domination du croissant ; ce sont les Occidentaux qui, marchands, réfugiés, voyageurs, diplomates, aventuriers, prennent la route du Levant ; parmi eux, une place à part doit être faite aux juifs expulsés d'Allemagne, d'Espagne et du Portugal à la fin du xv^e et au xvi^e siècles : ils trouvent refuge dans l'Empire ottoman où leur apport scientifique et technique sera d'un effet considérable – un phénomène qui n'est pas sans analogies avec l'émigration des protestants français en Europe du nord à la suite de la révocation de l'édit de Nantes :

Ils ont entre eux, écrit en 1551 le voyageur français Nicolas de Nicolay, en parlant des Turcs, des courriers en tous arts et manufactures très excellents, spécialement des marranes, il n'y a pas longtemps bannis et déchassés d'Espagne et Portugal, lesquels au grand détriment et dommage de la Chrétienté ont appris au Turc plusieurs inventions, artifices et machines de guerre, comme à faire artilleries, arquebuses, poudres à canon, boulets et autres armes.

- 8 Mais c'est bien entendu le climat général du pays d'accueil qui permet à ces « courriers » de délivrer et de faire fructifier leur message ; au-delà de la tolérance manifestée par les autorités et la population vis-à-vis des « infidèles », une attitude d'ouverture et de sympathie est relevée par les voyageurs du temps : « un Turc naturel (par opposition au renégat) ne moleste pas volontiers un chrétien », écrit Belon du Mans, « ainsi plutôt lui fera caresse et bon recueil... », et il ajoute : « les Turcs ne font aucune difficulté de converser avec les chrétiens ». Soulignons d'ailleurs que cette disponibilité vis-à-vis des Occidentaux va de pair avec le dynamisme manifesté sous Mehmed II puis Süleyman I^{er} par les Ottomans dans des sciences traditionnellement en honneur dans la civilisation musulmane comme les mathématiques, l'astronomie et la médecine qu'ils développent à cette époque au sein de courants autonomes internes à l'Islam, en liaison notamment avec l'activité scientifique déployée à Samarcande autour d'Ulugh bey (1393-1449), le savant petit-fils de Tamerlan.
- 9 Dans quels domaines la capacité d'adaptation des Turcs se manifeste-t-elle ? On peut citer celui de la géographie auquel Mehmed II qui fit dresser une carte du monde attachait une importance particulière : non seulement les géographes ottomans prennent en compte l'héritage entier des connaissances universelles, mais ils sont informés des dernières découvertes des navigateurs occidentaux. De même, contraints par leur ambition de dominer la Méditerranée orientale et par leur concurrence avec Venise, de se doter d'une flotte, ils se mettent, dans le domaine de la construction navale, à l'école des Vénitiens et des Grecs dont ils adoptent à la fois les techniques de construction et le vocabulaire correspondant. Mais c'est surtout en matière d'artillerie et d'armes à feu qu'ils relèvent le plus promptement et le plus brillamment le « défi européen » : dès le début du xv^e siècle, les Ottomans disposent d'une artillerie de siège, et le fusil se répand dans l'infanterie ottomane à partir du milieu du xv^e siècle. C'est grâce à la puissance d'une artillerie sans égal – comprenant notamment ce canon géant envoyant des boulets de douze quintaux commandés à Urbain, un saxon de Transylvanie – que Mehmed II parvint, après un siège de 54 jours, à forcer les murailles de Constantinople.

- 10 Au XVI^e siècle, l'artillerie des places fortes ottomanes n'aura rien à envier par l'abondance et la puissance des pièces, aux meilleurs arsenaux européens ; des corps « de soldats techniciens », canonniers (*toptchi*) et train d'artillerie (*top arabadji*) ont été constitués auxquels Soliman le Magnifique ajoutera des bombardiers (*hum-baradji*) et des sapeurs (*laqimdji*). Cette remarquable capacité d'adaptation vaut aux Ottomans une avance par rapport aux autres états musulmans contemporains, de grande conséquence sur les plans militaire et politique : non seulement elle rend compte de leurs succès contre les Mameluks d'Égypte, les Akkoyunlu et les Safavides de Perse, mais elle fait d'eux les protecteurs indispensables des différents souverains musulmans menacés par des infidèles (Portugais, Russes, Ethiopiens...) un peu partout dans le monde : les sultans ottomans envoient des ingénieurs, des contingents spécialisés, du matériel à leurs coreligionnaires d'Égypte, du Turkestan, de Crimée, du Gujerat, de Sumatra, d'Abyssinie, et se font ainsi à leur tour les propagateurs des nouvelles techniques militaires dans le monde musulman.
- 11 Aussi remarquable que soit la perméabilité des Ottomans dans cette première phase de leur histoire, on doit constater, à la suite des témoins occidentaux du temps, que celle-ci a un caractère sélectif :
- Ils ne peuvent... se résoudre jusqu'à présent à faire usage de l'imprimerie ou à établir des horloges publiques, parce qu'ils pensent que les écritures qui sont leur livre saint ne seraient plus des écritures si elles étaient imprimées et que si des horloges publiques étaient introduites, l'autorité de leurs muezzins et de leurs anciens rites s'en trouveraient affaiblie.
- 12 Remarque combien instructive qui trouve un écho, par exemple, dans cette constatation de Nicolay : « en Turc ni en Arabe ne leur est permis d'imprimer ».
- 13 L'imitation a donc ses limites et la source en est clairement désignée : le conservatisme des oulémas mêlant inextricablement la cause de la pureté religieuse à celle de leurs intérêts corporatistes. Quelles que soient ses compromissions avec les infidèles, le sultan ne croit pas utile de braver l'opposition des religieux au-delà de ce qui lui paraît l'essentiel, soit les impératifs militaires de sa puissance (qui incluent la géographie). Il n'est d'ailleurs pas sûr qu'il ait pu aller plus loin, si l'on pense à la réaction provoquée par la réforme foncière de Mehmed II au terme de laquelle il osa toucher aux revenus des fondations religieuses en réduisant les biens de mainmorte (*vakf*) et qui le mena à sa perte, si l'on accrédite l'hypothèse en effet vraisemblable d'une mort par empoisonnement.
- 14 Au contraire, sur les emprunts militaires auxquels la défense et l'expansion de l'Islam étaient manifestement liées, on peut supposer qu'un consensus s'établissait entre le sultan et les religieux, d'autant que les concessions faites paraissaient ne toucher qu'à des questions techniques, matérielles, et ne pas engager le fond des choses. Ces distinguos ne seront au contraire plus de mise quand se sera renforcé le poids des religieux dans l'appareil de l'État et que, crispés dans une réaction plus chatouilleuse (et peut-être en un sens plus lucide), ils considéreront que tout est lié, qu'il n'y a pas d'innovation purement militaire.
- 15 Même si elle avait gardé les limites que nous venons de marquer, l'osmose entre l'Empire ottoman et l'Occident qui s'inscrivait, comme nous l'avons souligné, dans les traditions de l'État et dans la politique dynastique des sultans ottomans, restait assez réelle jusqu'au règne de Süleyman pour que fasse problème la coupure qui commence à s'établir au long de ce règne et se poursuit ensuite pour, semble-t-il, n'être remise en

question qu'au XVIII^e siècle, avec les débuts difficiles du courant d'occidentalisation. On a souvent insisté sur le décalage croissant qui s'instaure à partir de ce moment, sur le plan scientifique et technique, entre l'Occident qui progresse et l'Empire ottoman qui perd de façon conjuguée sa propre force créatrice et sa capacité d'adaptation aux apports extérieurs. C'est surtout à partir de la fin du XVII^e siècle que le retard ottoman devient patent, aussi bien à travers les défaites militaires enregistrées par les armées turques devant celles des Occidentaux (principalement les Autrichiens puis les Russes) que, sur un autre plan, à travers les témoignages des voyageurs du « siècle des Lumières » et de leurs successeurs pour qui la Turquie est avant toute autre considération le royaume de l'ignorance, de la barbarie. Un autre témoignage de ce décalage est d'ailleurs apporté à leur manière par les premiers Turcs se rendant en Occident au XVIII^e siècle, comme Mehmed efendi, qui rapporte de son ambassade en France, en 1720-1721, un récit émerveillé des prouesses techniques et de l'activité scientifique de ce « paradis des infidèles ». Pour cerner de plus près en quoi consistait le « retard ottoman » à cette époque, on relèvera que si le géographe Pîrî Reis connaît encore, dans sa carte de 1513, les découvertes de Colomb en Amérique, aucune des autres grandes découvertes scientifiques de la Renaissance ne se transmettra à la science ottomane contemporaine : en anatomie et en médecine, elle en reste aux Anciens, à Galien et à Avicenne, en ignorant les critiques de Paracelse et de Vésale ; en astronomie surtout, elle reste aristotélicienne et ignore les révolutions de Copernic, Kepler et Galilée : on émerveillera Mehmed efendi en lui faisant voir, en 1721, à l'observatoire de Paris, les satellites de Jupiter. « C'est encore une des observations que les Anciens ignoraient et une des questions qui ont été résolues depuis l'invention de la lunette », déclare-t-il, mais il ne précise pas que cette solution avait été apportée plus de cent ans auparavant... par Galilée. On pourrait multiplier les exemples et s'étonner longuement des « ignorances » accumulées ainsi.

- 16 Particulièrement significatifs sont les cas touchant à l'armement puisque, dans ce secteur, les janissaires étaient encore à la pointe du progrès au XV^e siècle. Dès le milieu du XVI^e siècle, le retard s'instaure quand échouent les tentatives du sultan d'introduire dans l'armée la carabine et le pistolet. Selon Busbecq, pendant la campagne de 1548, le grand vizir Rustem pacha tente d'armer de pistolets deux cents cavaliers de sa Porte mais il doit en abandonner rapidement l'idée et l'ambassadeur de l'empereur explique cet échec de façon bien suggestive :

[...] les Turcs étaient contre cet armement, écrit-il, parce qu'il était salissant (les Turcs, vous devez le savoir, sont très attachés à la propreté dans la guerre) car les mains des hommes de troupe devenaient noires et couvertes de suie, leurs vêtements couverts de taches et leurs étuis qui pendaient à leurs côtés les rendaient ridicules aux yeux de leurs camarades qui se moquaient d'eux les traitant de *medicamentarii*.

- 17 Ce qui tue l'innovation, c'est en somme l'objection religieuse (elle n'est pas explicitée par Busbecq mais elle est à l'arrière-plan puisque, dans l'Islam, la propreté est d'ordre rituel) et c'est le ridicule. Ces deux thèmes reviendront comme des leitmotiv à l'encontre des tentatives de réforme jusqu'au XIX^e siècle et nous proposerons à leur propos quelques considérations générales, mais signalons encore qu'un même blocage s'observe dans le domaine naval où les Ottomans, si bons élèves en un premier temps des Grecs et des Vénitiens, en resteront aux galères manœuvrées à la rame quand la marine militaire à voile se généralise en Occident : ce n'est qu'en 1682 que les Turcs commenceront à reprendre les choses où ils les avaient laissées sous Bâyezîd II au début

du XVI^e siècle, en décidant de remplacer progressivement pour les bâtiments de la première classe les anciennes galères à rames par des navires à voiles.

- 18 Il n'est pas nécessaire de prolonger cette suite d'exemples pour que soit mis en évidence un changement radical d'attitude de la part des Ottomans, la réalité d'une fermeture à l'Occident. L'explication d'un tel processus est de toute évidence un problème historique complexe qui renvoie de l'histoire des sciences et des techniques, à celle des mentalités et de cette dernière à l'histoire sociale et politique – un beau problème d'histoire totale, en somme – qu'il n'est pas question d'épuiser ici. Nous nous contenterons de rappeler quelques facteurs d'explication qui sont généralement évoqués mais pas toujours, nous semble-t-il, avec les nuances souhaitables.
- 19 Sans doute le renforcement du caractère musulman de l'Empire doit-il être mis en avant : même au temps de l'État frontalier et cosmopolite des premiers sultans, l'influence des oulémas réduisait, nous l'avons vu, l'imitation de l'Occident à certains secteurs ; or, après l'incorporation de l'Égypte et de la Syrie, l'évolution de la dynastie ottomane qui revendique l'héritage des anciens califes, cette influence devient dominante ; elle se manifeste par exemple dans l'ascension du *cheykh ul-islâm*, le grand moufti d'Istanbul dont le sultan fait le chef d'une sorte d'Église fortement hiérarchisée qui a peu d'équivalents dans l'Islam sunnite ; toutes les grandes décisions politiques doivent être désormais cautionnées par des *fetva*, des arrêts de ce jurisconsulte suprême. De même, à côté des oulémas qui avaient toujours monopolisé les charges de cadis, juges et administrateurs locaux, les musulmans d'origine occupent de plus en plus les grandes charges de l'État, où ils se substituent aux convertis d'origine chrétienne issus de l'ancien système de la *devchirmè* (le ramassage forcé de garçons chrétiens) abandonné au cours du XVIII^e siècle.
- 20 Parmi les causes qui ont ramené les successeurs de Bâyezîd I^{er} et de Mehmed II à laisser s'opérer l'islamisation et même la cléricatisation de l'appareil d'État, la lutte contre la Perse chiite et la volonté de contenir la contamination hétérodoxe et le péril politique qu'elle comportait, n'ont pas manqué de jouer leur rôle. Si la montée du cléricanisme ne pouvait qu'être contraire à l'introduction d'innovations occidentales, il ne faut pas oublier qu'elle s'opposait tout autant au développement scientifique interne du monde musulman : lorsqu'en 1580, le *cheykh ul-islâm* Kadizâde Ahmed Chemseddin efendi pousse le sultan Murâd III à faire démolir le nouvel observatoire qui venait d'être construit à Istanbul sur les hauteurs de Tophane, c'est l'œuvre de l'astronome ottoman Takiyuddin Mehmed (1521-1585) qui se trouve interrompue et le développement dans la capitale ottomane de l'école astronomique suscitée par les Timourides. Dès lors que la sclérose intellectuelle s'instaure dans les *medrese* ottomanes elles-mêmes, la question de la transmission des savoirs occidentaux se pose en des termes différents : la circulation des connaissances n'est plus seule en cause mais aussi l'existence d'esprits formés à les recevoir. D'autre part, les religieux ne sont pas l'unique obstacle. La cléricatisation n'est en fait qu'un aspect d'une ankylose générale de la société ottomane qui a perdu sa relative fluidité antérieure pour donner naissance dans plusieurs secteurs à des groupes fermés sur eux-mêmes, raidis dans la protection de leurs positions acquises.
- 21 Le phénomène existe par exemple dans les corporations d'artisans et de boutiquiers mais le corps des janissaires en offre l'illustration la plus frappante, et l'on a vu combien son rôle de groupe de pression auprès du pouvoir central devenait un redoutable obstacle à toute innovation en matière de techniques militaires ; là encore il

importe peu, fondamentalement, que l'innovation soit occidentale ou non et les tentatives de réforme de l'organisation militaire d'un Osmân II au début du XVII^e siècle, par exemple, pour ne relever en rien d'une quelconque influence occidentale, n'en ont pas moins été fatales à ce sultan. C'est la nouveauté elle-même qui est rejetée par ceux qui y décèlent une menace plus ou moins directe pour leurs intérêts acquis : qu'elle puisse être attribuée aux infidèles ne fait qu'aider à la discréditer. Encore cette seconde situation ne deviendra-t-elle courante qu'une fois le mouvement d'occidentalisation véritablement amorcé, c'est-à-dire à partir du XVIII^e siècle, car auparavant la transmission des connaissances occidentales se heurte autant qu'à un refus général de toute innovation, à une indifférence méprisante pour tout ce qui touche à l'Occident. Pour comprendre cette attitude, il faut tenir compte des extraordinaires succès militaires et politiques remportés par les sultans, du degré de puissance inégalé auquel était parvenu l'Empire à partir des règnes de Mehmed II et de Soliman le Magnifique ; de nombreux états chrétiens ont été subjugués, des populations considérables réduites à l'état de *zimmî*, de sujets protégés ; quant aux autres maîtres de la chrétienté, ils viennent solliciter l'appui de la Sublime Porte, comme le roi de France, ou ils paraissent voués à une défaite plus ou moins prochaine comme le pape, le roi d'Espagne, l'empereur romain germanique.

- 22 Ces succès matériels fournissent aux musulmans une confirmation éclatante de la supériorité de leur religion (idée inhérente à l'Islam comme d'ailleurs aux autres religions) de même qu'ils sont renforcés dans la conviction que leurs mœurs, leurs us et coutumes, leurs institutions sont supérieures à tout ce qui peut se faire ailleurs. Dès lors, pourquoi chercher des modèles chez ceux qu'on a vaincus, faire des efforts pour s'adapter à ce qui est taxé en droit comme en fait d'infériorité ? L'ignorance qui s'instaure sur ce fond de dédain frappe aussi bien les « inventions des chrétiens » que la chrétienté elle-même. Les voyageurs musulmans en Occident, qui avaient toujours été en nombre infime, n'augmentent pas ; ils se réduisent à quelques émissaires du sultan, à quelques marchands ou à ces voyageurs forcés que sont les soldats turcs retenus prisonniers chez l'Infidèle.
- 23 Alors que se développe en Europe une riche littérature de voyages (Chardin, Tavernier, Thévenot, etc.) qui témoigne de la curiosité, du souci d'objectivité, voire de la sympathie des voyageurs chrétiens en pays musulman et singulièrement dans l'Empire ottoman, rien d'analogue de l'autre côté : si l'on excepte les passages, d'ailleurs pour une bonne part hautement fantaisistes, consacrés par Evliya Tchelebi dans son « Livre des voyages » à Vienne vers 1665, le public ottoman est tenu dans l'ignorance du Pays des infidèles dont d'ailleurs il ne se soucie vraisemblablement pas, qui n'est pas autre chose que le « pays de la guerre ». Même silence dans les innombrables manuscrits historiques et encyclopédiques qui font totalement abstraction de l'Europe chrétienne. Les exceptions sont très rares et l'on ne peut guère citer que le chroniqueur Ibrahim Petchevi (1574-1650) qui a pris la peine d'utiliser les traductions turques de chroniques en latin et hongrois pour retracer l'histoire des campagnes ottomanes en Hongrie ; exceptionnel est encore le cas de Munedjim bachi (mort en 1702) qui juge nécessaire d'inclure dans son histoire universelle un aperçu d'ailleurs bref des principales monarchies d'Europe.
- 24 S'il est ainsi possible de mettre en évidence une coupure de l'Empire ottoman par rapport à l'Occident, qui s'amorce avec le règne de Süleyman I^{er} pour ne commencer à être modestement battue en brèche que sous Ahmed III, au début du XVIII^e siècle, il faut

pourtant se demander si cette coupure fut et demeura totale, jusqu'à quel point on peut parler d'imperméabilité – une question qui revient à en poser une autre : dans quelle mesure les retrouvailles du XVIII^e siècle furent-elles un recommencement absolu ?

- 25 Le point doit d'abord être fait sur un paradoxe apparent : les siècles de coupure correspondent à une période d'active pénétration des Occidentaux dans l'Empire ottoman : ils sont plus nombreux que jamais ces voyageurs, pèlerins, marchands, diplomates, réfugiés, aventuriers de toute espèce à affluer dans les États du Grand Seigneur pour les parcourir ou s'y établir plus ou moins longuement, voire définitivement, éventuellement en se convertissant à l'Islam. Il aurait fallu néanmoins pour qu'ils servent de courroie de transmission entre leurs pays d'origine et les populations musulmanes locales que des contacts s'établissent avec ces populations. Or, les facteurs évoqués plus haut de suspicion et de mépris, joints à l'obstacle des langues, élèvent un mur entre les étrangers « francs » – du moins les non-convertis – et les musulmans : les marchands francs établis dans les Échelles du Levant constituent des communautés repliées sur elles-mêmes, vivant à part des indigènes et traitant généralement leurs affaires par l'intermédiaire des minoritaires, des sujets grecs, arméniens ou juifs du Grand Seigneur ; les ambassadeurs et autres diplomates vivent également à part dans leurs ambassades de Péra, en face d'Istanbul, et n'ont avec les autorités turques que des rapports très réduits et formels, les affaires se traitant par l'intermédiaire de drogman, d'interprètes recrutés eux aussi, au moins en partie, parmi les Levantins ; leur interlocuteur principal est le grand drogman de la Sublime Porte, lui-même un chrétien et plus précisément, à partir du XVIII^e siècle, un membre d'une des grandes familles grecques du Phanar : « c'est certainement une bonne maxime pour un ambassadeur de ce pays », écrit en 1668 Paul Rycaut, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, « de ne pas montrer trop de zèle à se procurer une amitié familière avec les Turcs ; se comporter honnêtement envers eux de façon modérée est aisé et sûr ; car un Turc n'est pas capable d'amitié réelle envers un chrétien ».
- 26 Un texte très postérieur du chroniqueur ottoman Asim efendi vient, vers 1809, apporter une confirmation à ce diagnostic :
- Des rapports familiers avec les païens et les infidèles sont interdits au peuple de l'Islam, écrit-il, et des relations amicales et intimes entre les deux parties qui sont l'une par rapport à l'autre comme les ténèbres et la lumière, sont loin d'être souhaitables.
- 27 Les voyageurs occidentaux en font bien fréquemment l'expérience et sont loin de rencontrer l'accueil chaleureux et ouvert évoqué par certains de leurs devanciers. Entre bien d'autres témoignages, le père Boucher prétend avoir accompli en 1620 son pèlerinage en Terre Sainte « toujours chargé de quelque coup de baston, de pierre ou de poing, ou coiffé de quelque soufflet, ou voilé de quelques crachats dans la face ». Plus prudent, Thévenot ne se rendra à Jérusalem qu'après avoir revêtu le costume des Orientaux ; c'est une précaution couramment prise par les voyageurs avant tout soucieux pour le succès de leurs investigations de passer inaperçus. De telles conditions n'aidaient pas les « francs » séjournant dans l'Empire à se faire les messagers de l'Occident.
- 28 Faut-il considérer pour autant que ce rôle ne fut tenu par aucun et ne trouva jamais de public ? Nous rencontrons au contraire çà et là quelques mentions de contacts assez étroits entre des chrétiens et des musulmans qu'il serait d'ailleurs utile de connaître

mieux et dont on peut se demander en particulier s'ils n'appartenaient pas, à l'insu de leurs interlocuteurs, à des mouvements hétérodoxes, ce qui pourrait expliquer leur détachement par rapport aux préjugés ambiants. De semblables exemples existent par exemple entre le cadî de Belgrade et le voyageur Louis Deshayes, lors du passage de ce dernier dans cette place en 1621 ; d'autres exemples sont fournis, en 1672-1673, par le journal d'Antoine Galland à Constantinople : ce « jeune de langue » est en relation avec le *sahaf bachi* (chef des bouquinistes d'Istanbul), avec le chroniqueur Huseyn efendi Hezarfeyn qui aurait appris le latin, avec un cartographe disposé à travailler pour lui : « pour un Turc, commente-t-il, il avait un goût assez fin et bien loin de mépriser nos images gravées, il estimait jusques à celles qui n'étaient d'un ouvrage extraordinairement exquis ». De même, Tavernier prétend avoir recueilli des informations auprès « de deux hommes intelligents qui avaient passé plusieurs années dans le sérail en de beaux emplois ».

- 29 Parmi les interlocuteurs prédestinés des Occidentaux figuraient peut-être les rares sujets du sultan qui avaient été chargés de missions en Europe et en avaient retiré une certaine expérience personnelle comme ces *tchavouch* ou *müteferrika* assez régulièrement envoyés en France depuis les règnes de Soliman et de François I^{er}, et auxquels on faisait rituellement admirer « les maisons et palais royaux ». Philippe du Fresne Canaye s'entretient ainsi à Istanbul en 1573 avec un Turc prétendant avoir servi trois fois d'ambassadeur en France, un certain « Aschlih-Murath, bey en Barbarie ».
- 30 Mais c'est à deux catégories principales qu'on doit, nous semble-t-il, imputer le filet d'informations sur l'Occident dont on peut, même au moment de l'opacité la plus épaisse, supposer et parfois même constater la permanence.
- 31 Les chrétiens convertis à l'Islam, les « renégats » qui, de tout temps, ont joué un rôle important dans l'Empire ottoman, continuent à y faire carrière et, « dédouanés » par leur conversion, peuvent accéder à de très hautes fonctions : le cas célèbre du comte de Bonneval, devenu chef des bombardiers et pacha à deux queues, est postérieur à notre période puisque ce français, aristocrate aventurier, n'arrive en Turquie qu'en 1729, mais au tout début du même siècle, deux renégats d'origine allemande devenaient respectivement gouverneur de Modon et *segban bachi*, une très haute fonction dans le corps des janissaires. On peut penser que ces renégats apportaient dans les places qu'ils s'étaient ménagées au service du Grand Turc quelque chose de leur expérience antérieure. De fait il est significatif qu'un des seuls savants ottomans du XVII^e siècle à être informé des travaux occidentaux, le géographe Hadji Halife ait recouru à l'aide du renégat d'origine française Ikhlasî Cheykh Mehmed efendi pour utiliser dans son *Djihannwnâ* (miroir du Monde) l'*Atlas Minor* de Mercator et Hondius et le compléter à l'aide des travaux d'Ortelius et de Cluverius ; de même, un Grec originaire de Crète, passé à l'Islam sous le nom de Nuh ibn Abdûlmennan, devenait chirurgien général en 1703 et traduisait un ouvrage médical occidental qu'il intitulait *Akrabadin*.
- 32 Les grandes familles phanariotes et roumaines pouvaient également, en conservant cette fois leur religion, faire connaître certaines découvertes occidentales à quelques savants et hommes d'État ottomans dans la mesure où ces familles recevaient de hautes places dans l'État, celles de voïévodes de Moldavie et de Valachie et de grand drogman et où elles prirent l'habitude de donner à leurs fils, surtout à partir du XVII^e siècle, une éducation occidentale ou plus précisément italienne : les jeunes princes étaient envoyés à Rome, au collège grec Saint-Athanase et aux universités de Bologne et de Padoue ; sans doute cette dernière prodiguait-elle au XVII^e siècle un enseignement assez

conservateur sous l'influence du néo-aristotélicien Cesare Cremona ; du moins, ces années italiennes permettaient-elles aux jeunes phanariotes d'apprendre le latin, l'italien et de prendre part à certains débats scientifiques : c'est ainsi que le futur grand drogman Alexandre Mavrocordato avait soutenu en 1664 à Bologne une thèse sur la circulation du sang inspirée par la théorie de Harvey. En outre, ces jeunes princes, comme le futur *stolnic* Constantin Cantacuzène ou le futur voïévode Grigore V Ghica, rapportaient des ouvrages européens dans leurs bibliothèques de Bucarest, de Iassi et d'Istanbul. Issu d'une famille de boyards moldaves, Dimitri Cantemir (1673-1723) qui fut voïévode de Moldavie en 1710-1711, est peut-être l'exemple le plus fameux de ces princes chrétiens, sujets du Grand Seigneur, brillamment imprégnés de culture occidentale.

- 33 Sans doute ces milieux poursuivaient-ils leur entreprise d'occidentalisation de manière autonome et la contamination sur les hautes classes ottomanes n'était-elle rien moins qu'automatique mais elle pouvait cependant parfois se produire : le sultan Mehmed IV fait traduire l'*Atlas* de Mercator par Alexandre Mavrocordato qui reçoit l'aide d'un jésuite de Chio : « il arriva, en ce temps, en Turquie, écrit à ce propos Rychaout, un changement plus favorable qui semblerait promettre que les Turcs prendraient enfin goût aux sciences », et l'ambassadeur anglais ajoute :

[...] il est vrai que cette science passe les Turcs. Aussi il y a assez d'apparence que ces premiers mouvements se refroidiront bientôt. Mais ils sont d'autant plus remarquables que c'est le premier pas que cette nation ait fait vers les sciences.

- 34 Notable aussi est le fait qu'une science aux conséquences militaires évidentes – la géographie – en bénéficie. Par ailleurs, Dimitri Cantemir mentionne dans son histoire de l'Empire ottoman plusieurs personnalités turques avec lesquelles il fut en relation suivie à Istanbul : Nefioglou, « le plus instruit de tous », qui avait appris le latin au moyen du dictionnaire turc de Fra Masgnien-Meninski, le grand vizir Rami Mehmed pacha, poète et musicien, l'illustre peintre de cour Levni, le « grand mathématicien » Sadi efendi à propos duquel il a cette réflexion :

Il faut avouer, écrit-il, que tous les Turcs n'ont pas une foi si implicite ; il y en a parmi eux de plus éclairés que les autres qui ne croient pas tout ce qui se lit dans l'Alcoran, mais ils en retiennent eux-mêmes leurs sentiments et n'osent se déclarer ouvertement. J'alléguerai au contraire l'exemple du très savant turc Saadi efendi, à qui seul je suis redevable de tout le turc que je sais. Je pris la liberté de lui demander un jour comment il se pouvait faire qu'un grand mathématicien comme lui et versé dans les principes de Démocrite pût croire que Mahomet eût rompu une constellation telle que la lune et en reçût dans sa manche une moitié qui tomba du ciel ; il me répondit que, dans le cours de la nature, cela était impossible et répugnait à ses principes, mais que ce miracle étant écrit dans l'Alcoran comme un fait, il renonçait à la raison et se soumettait à le croire. Car Dieu peut faire tout ce qu'il veut.

- 35 On voit donc que sur un fond général d'ignorance et d'hostilité de la part des musulmans, quelques contacts se maintenaient de manière assurément clandestine et que certains débats et découvertes de l'Occident pénétraient en Turquie, fût-ce sous la forme d'un secret partagé de quelques esprits forts.
- 36 D'une diffusion plus étendue était sans doute l'idée des capacités techniques de l'Occident que pouvaient insinuer dans l'esprit l'importation de marchandises sans équivalent dans l'Empire et surtout, plus que la production textile écoulee par les marchands, les présents offerts au sultan, à ses hauts officiers et à toutes les autorités locales dont il fallait se ménager les bonnes grâces. On peut penser que les objets de

luxe et les merveilles techniques suppléaient dans une certaine mesure à la faiblesse des relations directes avec les Occidentaux pour convaincre les dignitaires ottomans des accomplissements au moins matériels de l'Occident. De même, en amenant avec eux des peintres, des savants, des hommes de lettres, les ambassadeurs occidentaux faisaient de leurs palais de Péra des « vitrines » de la civilisation de leur pays.

- 37 Sans doute ces germes ne commenceront-ils vraiment à lever que sous le règne d'Ahmed III, pendant le grand vizirat de Nevchehirli İbrâhîm pacha (1718-1730), et il aura fallu les grandes défaites militaires de la fin du XVIII^e siècle et une évolution des mentalités dans la haute société stambouliote – évolution dont la genèse est plus délicate à saisir – pour permettre une double ouverture conjuguée à un certain hédonisme et à une certaine occidentalisation. Sans doute a-t-on ainsi raison de considérer l'« Ère des Tulipes », marquée notamment par la retentissante ambassade en France de Mehmed efendi (1720-1721) comme le vrai début de l'occidentalisation. On ne peut pourtant pas considérer la phase antérieure comme celle d'une coupure absolument hermétique. Pour n'être pas totale, cette coupure n'en fut pas moins très réelle, comparée aux premiers temps de l'Empire ottoman, et fondée sur des raisons assez profondes pour laisser prévoir les terribles obstacles auxquels, une fois lancée, l'occidentalisation de l'Empire ottoman se heurterait durablement.

BIBLIOGRAPHIE

L'exposé qui précède est un effort de mise en forme des principales informations sur la question. Il s'appuie surtout, sans les citer explicitement sur les ouvrages et articles suivants :

Abdülhak Adnan Adıvar, *La science chez les Turcs ottomans*, Paris, G.-P. Maisonneuve, 1939.

Irène Beldiceanu-Steinherr, « Le règne de Selîm I^{er} : tournant dans la vie politique et religieuse de l'Empire ottoman », *Turcica*, n° 6, 1975, p. 34-38.

Niyazi Berkes, *The Development of Secularism in Turkey*, *Journal of Church and State*, vol. 8, n° 1, 1966, p. 133-135.

Virgil Candea, « Les Intellectuels du Sud-Est européen du XVII^e siècle », *Revue des études sud-est européennes*, vol. 8, n° 2 et 4, 1970.

Mehmet Efendi, *Le paradis des infidèles ; relation de Yirmisekiz Çelebi Mehmed efendi, un ambassadeur ottoman en France sous la Régence*, G. Veinstein (éd.), Paris, F. Maspero, 1981.

Ahmet Ö. Evin, « The Tulip Age and Definitions of "Westernization" », dans O. Okyar et H. Inalcik (éd.), *Social and Economic History of Turkey (1071-1920)*, Ankara, Meteksan şirketi, 1980, p. 131-145.

Halil Inalcik, « The Socio-Political Effects of the Diffusion of Fire-Arms in the Middle East », dans V. J. Parry et M. E. Yapp (éd.), *War, Technology and Society in the Middle East*, Londres, Oxford university press, 1975, p. 195-217.

Nicolae Iorga, *Les voyageurs français dans l'orient européen*, Paris, Boivin & Cie, 1928.

E. Ziya Karal, « Tanzimatın evvel garpılaçma hareketleri » [Les Mouvements d'occidentalisation avant le Tanzimat], Tanzimat, Ankara, 1940.

R. F. Kreutel, *Im Reiche des goldenen Apfels. Des türkischen Weltenbummellers Evliyâ Celebi denkwiirdige Reise in das Giaurenland und die Stadt und Festung Wien anno 1665*, Graz, Vienne, Cologne, 1963.

Bernard Lewis, « Ottoman Observers of Ottoman Decline », *Islamic Studies*, n° 1, 1962, p. 71-87.

Bernard Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, Oxford, Oxford university press, 1968.

Carlo Maria Cipolla, *Guns, Sails and Empires, Technological Innovation and the Early phases of European Expansion 1400-1700*, New York, Pantheon books, 1965.

Piri Reis, *Kitâb-i Bahriye* [Livre de la marine], Istanbul, 1935.

Franz Taeschner, « Die geographische Literatur der Osmanen », *Zeitschrift der deutschen Morgenlândischen Gesellschaft*, n° 77, 1923.

Faik Resit Unat, *Osmanlı sefirleri ve sefaretnameleri* [Les Ambassadeurs ottomans et leurs relations d'ambassades], Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1968.

Paul Wittek, *The Rise of the Ottoman Empire*, Londres, Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, 1967.

RÉSUMÉS

Le texte se pose la question de la transmission des savoirs entre sociétés différentes, en utilisant le cas clé des relations culturelles entre l'Europe occidentale et l'Empire ottoman entre le xv^e et le xviii^e siècle. Plus particulièrement, l'article interroge les facteurs favorisant (ou s'opposant au) le passage des acquis d'une société à l'autre, avant le processus d'occidentalisation qui a lieu dans l'Empire ottoman à partir du xviii^e siècle.

This study investigates the transmission of knowledge between distinct societies, working from the case of cultural relations between Western Europe and the Ottoman Empire between the 15th and 18th century. More specifically, the article interrogates the factors that facilitated (or hindered) the transmission of established knowledge from one society to another, before the spread of westernization in the Ottoman Empire from the 18th century onwards.

INDEX

Mots-clés : Empire ottoman, Europe, échanges culturels, occidentalisation

Keywords : Ottoman Empire, Europe, cultural exchanges, Westernization